

# Relire Jean Monnet par temps de Brexit

**Caroline Gondaud**  
Chargée de mission au CAPS

mai 2016

Il y a quelques semaines, un journaliste de *The Economist* est venu se recueillir dans le Salon de l'Horloge. Il écrivait, nous a-t-il confié, un essai s'attachant à retrouver l'esprit des Européens des années 1950 pour comprendre ce qui avait changé – ou pas – dans le logiciel européen.

Cette démarche ne semble pas inutile en ces temps de Brexit pour autant qu'elle ne s'apparente pas à un appel incantatoire aux « Pères Fondateurs de l'Europe ». Relire Jean Monnet sans tabou peut aider à discerner si le marasme européen actuel implique un changement général d'objectif et de méthode ou si, au contraire, il faut, plus que jamais, y être fidèle. L'exercice peut s'avérer cruel à l'égard de celui qui écrivait à la fin de ses Mémoires : « Nous ne sommes pas sortis du temps de la Communauté européenne, du temps de la délégation de souveraineté à des institutions communes. »<sup>1</sup> Il semble bien, justement, que nous soyons sortis aujourd'hui de ce temps-là pour entrer dans un temps européen qui serait davantage celui du repli national.

## LA DÉMONÉTISATION DU MYTHE

Celui qui apparaît comme l'un des pères fondateurs et surtout comme le principal théoricien de la construction européenne a fait l'objet au fil du temps d'une véritable construction mythique. Et c'est autant le mythe que la pensée de Jean Monnet qu'il s'agit d'interroger ici, dans la mesure où c'est bien la figure mythique qui incarne l'Europe d'aujourd'hui et la façon dont elle s'est construite, aussi bien pour ses thuriféraires que pour ses détracteurs.

Monnet représente en particulier ce qui rend l'Europe haïssable aux yeux des populistes : le gouvernement des élites. Il « apparaît comme un demiurge qui serait parvenu à contourner les opinions publiques et à instrumentaliser les responsables politiques en s'appuyant sur une *dreamteam* de technocrates », écrit Marc Joly. Monnet n'a « jamais cessé de naviguer dans les cercles du pouvoir avec l'habileté d'un lobbyiste accompli [...] Il incarne le mythe d'une action indépendante des masses [...] le rêve d'une souveraineté élitaire échappant à l'impuissance de la démocratie parlementaire et annihilant la folie meurtrière des mythes nationaux »<sup>2</sup>. Le caractère élitiste de la construction européenne apparaît clairement à la lecture des Mémoires. La CECA est le produit d'une toute petite équipe d'hommes triés sur le volet, brillants et créatifs : Pierre Uri, Paul Reuter, Etienne Hirsch... Monnet va faire endosser son projet aux équipes au pouvoir grâce au formidable réseau qu'il s'est constitué, notamment aux Etats-Unis. Le portage politique de Schuman a été décisif mais la CECA n'aurait jamais vu le jour sans la pression des Américains (dont l'obsession en 1949 était de régler la question allemande) et sans les liens privilégiés que Monnet entretenait avec les responsables américains de l'époque (nous allons y revenir). Certes, la finalité ultime de toute son entreprise est de répondre à « l'aspiration des peuples européens » c'est-à-dire la paix mais, il faut bien l'avouer, il s'agit d'un peuple singulièrement abstrait.

La « geste fédérale », dont les Mémoires sont en quelque sorte le récit épique, est aussi au cœur du mythe Monnet.

L'objectif fédéral et la méthode pour l'atteindre y sont clairement exposés : « ouvrir dans le rempart des souverainetés nationales une brèche suffisamment limitée pour rallier les consentements, suffisamment profonde pour entraîner les Etats vers l'unité nécessaire à la paix ». La souveraineté nationale apparaît ici comme une vieille forteresse assiégée, appelée à plus ou moins long terme à céder car, pense Monnet, c'est bien là le sens de l'histoire. La construction européenne, fondée sur une fusion partielle des souverainetés et la création d'une autorité supranationale, ne fait qu'accompagner à ses yeux l'effacement progressif et irrémédiable du fait national. Tout au long de la négociation du traité CECA, Monnet appelle à se démarquer des marchandages diplomatiques habituels entre intérêts nationaux. Le « principe fondamental » de la Déclaration Schuman, c'est « la délégation de souveraineté dans un domaine précis mais décisif ». Mais cette délégation limitée n'est que la première étape du processus, elle est « l'amorce d'une fédération ». On trouve là le cœur de la pensée de Monnet, la théorie de l'engrenage au service de l'option fédérale, fondée sur un double postulat : l'effacement nécessaire des souverainetés des Etats et l'adhésion naturelle des peuples à cette évolution. Et c'est bien là où le bât blesse : loin d'avoir disparu, la question de la souveraineté est aujourd'hui au cœur des débats autour du Brexit et c'est bien au nom même de cette souveraineté que les pays du groupe de Visegrad ont refusé les quotas de réfugiés proposés par la Commission européenne.

On peut donc estimer que le changement dans le logiciel européen est lié à la démonétisation de la geste fédérale censée accompagner le déclin des souverainetés nationales. La « méthode Monnet » a prouvé son efficacité mais elle a perdu sa légitimité : elle reposait sur le postulat que les « peuples européens » souhaitent une Europe fédérale et qu'on pouvait donc avancer sans caution démocratique (elle était d'emblée acquise). C'est le fameux « consensus permissif » qui a accompagné les premières décennies de la construction européenne. On sait que ce consensus a disparu à la fin des années 1990.

## MONNET ET L'ANGLOSPHÈRE

Autre élément frappant des Mémoires : la proximité assumée de Jean Monnet avec le monde anglo-saxon. Monnet a vécu de longues années en Angleterre, puis aux Etats-Unis où il s'est installé avec sa famille, avant de revenir en France après la seconde guerre mondiale. Il est aussi à l'aise en anglais qu'en français. Surtout, ses expériences successives lui ont permis de se lier avec les hommes les plus influents de l'époque. Il connaît bien Franklin D. Roosevelt, et John Foster Dulles, Dean Acheson ou John McCloy sont des amis intimes. Il est significatif qu'avant de concevoir le projet CECA comme base de la réconciliation franco-allemande, Monnet ait d'abord pensé à une union entre la France et le Royaume-Uni comme moteur de la construction européenne. Comme le note son collaborateur Etienne Hirsch :

*Cela était naturel. Il avait beaucoup travaillé avec les Britanniques au cours des deux conflits, il avait de la sympathie pour eux, plusieurs de ses très proches amis étaient anglais, leurs compétences, leurs qualités l'avaient frappé. Sa pensée naturelle était donc de faire un essai du côté de ce peuple dont la psychologie lui était très familière.<sup>3</sup>*

Cette proximité explique sans nul doute l'influence de Jean Monnet dans la genèse de la construction européenne. Mais elle est aussi riche d'enseignements sur les racines profondes du Brexit et sur le caractère profondément pernicieux des *opt-out*. Monnet a été l'un des plus ardents défenseurs de l'adhésion du Royaume-Uni aux Communautés européennes mais son anglophilie ne l'empêchait pas d'être d'une clairvoyance rare à l'égard d'un pays et d'un peuple qu'il connaissait si bien. Il comprend d'emblée les termes du débat entre le Royaume-Uni et l'Europe. Les Britanniques refusent de s'engager sur une délégation de souveraineté en faveur d'une autorité supranationale et surtout « leur caractère national les porte à rechercher dans leurs rapports avec les autres une position particulière qui les dispense de changer ». Cette position les conduit d'abord à rester à l'écart de la CECA puis, une fois le marché commun lancé, à rechercher « une voie moyenne, entre l'adhésion et

l'association ». Monnet alors met en garde les responsables européens : il ne faut pas des « exceptions aux règles communes » ; si l'Angleterre adhère à la CE, cela doit se faire « nécessairement sur la même base que les pays actuellement membres, avec les mêmes droits et les mêmes obligations ». Si ce principe est respecté lors de l'adhésion proprement dite, on sait ce qu'il en sera par la suite... Et c'est là que la clairvoyance de Monnet trouve ses limites : il était convaincu que « la pratique de la vie communautaire changerait l'attitude des Anglais » et que si « ils n'étaient pas mûrs pour devenir Européens, ils ne le deviendraient qu'au sein d'institutions communes, là où s'élaborait jour après jour une vue commune ». Toujours est-il qu'en cas de Brexit, il ne serait pas inutile de garder la recommandation fondamentale de Monnet à l'esprit : en redéfinissant les relations entre le Royaume-Uni et l'UE, il s'agira de trouver un statut non dérogatoire.

## LA MÉTHODE ET L'UTOPIE

Sortie de son halo hagiographique, la méthode Monnet est un curieux mélange de pragmatisme économique, d'opportunisme machiavélien et d'utopie politique. Elle peut nous être encore utile si elle ne se réduit pas à un simple mantra pour temps de crise. Avant d'être une théorie de l'engrenage par la création de « solidarités de fait » au service d'un objectif fédéral, elle est un regard décapant sur les blocages des Etats et des sociétés, une approche qui n'est pas sans rappeler celle de Roland Barthes dans ses *Mythologies*, la conviction que l'on prend souvent un fait culturel pour la « nature des choses ». Son ironie est manifeste par exemple quand il note : « chacun semblait résigné à ce que le veto fût comme une loi de la nature ». Et il s'agit moins de « faire des choix techniques » que « d'inventer des formes politiques neuves » et de « trouver le moment utile pour changer le cours des esprits ».

Monnet pense que « le changement ne peut venir que du dehors sous l'empire de la nécessité » et qu'en ce sens, l'Europe ne peut se faire que dans les crises et qu'elle sera même au bout du compte « la somme des solutions » apportées à ces crises. Cette approche peut nous amener à relativiser la période de crise actuelle, à la remettre dans une perspective de temps long. Ce qui apparaît comme une panne grave du projet européen ne serait en fait qu'une période de tâtonnements et de recherche de solutions. La crise joue le rôle d'une contrainte extérieure qui force les Etats à se rendre à l'évidence : il est impossible de régler les problèmes européens entre des Etats qui conservent leur pleine souveraineté ; seule la délégation de souveraineté et l'exercice en commun de cette souveraineté permet de gérer efficacement les crises et faire face aux nouveaux défis.

Le problème est que, dans l'esprit de Monnet, chaque crise permet d'avancer vers l'objectif ultime qui est la fédération européenne. Privé de sa finalité fédérale, la « méthode communautaire » reste certes opérationnelle mais elle ressemble à une machinerie sans âme. Ce n'est pas la théorie de l'engrenage qui est en cause, ni la fameuse méthode des petits pas mais bien la finalité même du processus. La relecture de Monnet nous rappelle utilement que toute « méthode » aussi efficace soit-elle n'est rien sans le bon dosage d'utopie politique. C'est cette utopie qu'il reste à recréer – ou à inventer.

**Notes :**

**1. Toutes les citations de Jean Monnet dans cet article sont extraites de ses *Mémoires* publiées chez Fayard (Paris) en 1976.**

**2. Marc Joly, *Le mythe Jean Monnet*, Paris, CNRS éditions, 2007, p. 27.**

**3. Cité par Eric Roussel, *Jean Monnet*, Fayard, 1996, p. 503.**